

## Amours contrariées

Jean-François Chassay

Volume 20, numéro 2 (59), hiver 1995

Archéologie du littéraire au Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201177ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201177ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chassay, J.-F. (1995). Amours contrariées. *Voix et Images*, 20(2), 466–470.  
<https://doi.org/10.7202/201177ar>

Roman

## Amours contrariées

Jean-François Chassay, Université du Québec à Montréal

Existe-t-il, vraiment une catégorie de roman qu'on pourrait ranger parmi les «histoires d'amour»? Les «grands romans d'amour» ne sont-ils pas très souvent des livres qui, au fond, parlent d'abord de mort, de sexe et de haine, selon les cas (et parfois de tout cela en même temps)? À tout le moins, puisqu'on ne fait pas de la bonne littérature avec de bons sentiments, il s'agit toujours d'amours contrariées. Le dernier roman de Réjean Ducharme entre tout naturellement dans cette catégorie.

\*  
\*\*

*Va savoir*<sup>1</sup> a provoqué semble-t-il (la rumeur...), parmi le public lecteur, des réactions mitigées. Disons-le tout net, je ne m'explique pas cette réaction. Pas plus que je ne peux concevoir qu'un tel livre n'ait pas remporté le prix du Gouverneur général pour lequel il était finaliste. S'il peut exister une fiction en prose qui soit de l'ordre du roman

d'amour, en voici une preuve éclatante. Un roman passionné, déchiré, d'une écriture complexe, extrêmement riche, où on reconnaît sans peine la voix de Ducharme, celle d'un écrivain comme il y en a peu actuellement dans la francophonie.

Plus que *Dévadé*, *Va savoir* marque le vrai retour de Ducharme. Un deuxième roman en quelques années, après quinze ans d'absence, laisse croire que le précédent n'était pas une erreur de parcours. De plus, il y a dans ce roman, outre une continuité stylistique, thématique, quelques éléments vraiment nouveaux qui semblent indiquer une nouvelle étape dans la carrière de l'écrivain.

Comme toujours, Ducharme propose une entrée en matière fracassante, une de ces phrases qu'on n'oublie pas: «Tu l'as dit Mamie, la vie il n'y a pas d'avenir là-dedans, il faut investir ailleurs.» Voilà un début accrocheur qui rappelle aussi bien *Dévadé* («Ce n'est pas pour me vanter mais ce n'est pas une vie») que les célèbres premiers paragraphes de *L'Avalée des avalés* («Tout m'avale...») ou de *L'Hiver de force* («Comme malgré nous (personne n'aime ça être méchant, amer, réactionnaire), nous passons notre temps à dire du mal.»)

Dans *Va savoir*, cette volonté «d'aller voir ailleurs» a quelque chose de rimbaldien qui se confirmera lorsqu'on connaîtra le parcours de Mamie, rappelant ainsi, de manière diffuse, d'entrée de jeu, la présence constante de la poésie (et du poétique) dans l'œuvre ducharmienne<sup>2</sup>.

Rémi Vavasseur doit composer avec le départ de Mamie, partie à l'aventure avec son ami Raïa, pour oublier une fausse couche qui a radicalement changé sa vie. Elle lui écrit parfois, des lettres plus ou moins sybillines selon les cas. En l'attendant, dans l'espoir de son retour, Rémi construit de ses propres mains une maison. Pendant ses travaux, il vit entouré de Mary (qui lui rappelle Ginger Rogers), son mari Hubert (qui se meurt d'un cancer), leur fille Fanie, Vonvon, le demi-frère agressif de Mary, et Jina, la danseuse à gogo qui attend la sortie de prison de son conjoint. Une faune typiquement ducharmienne, qui restera dans la mémoire des lecteurs à l'égal des Ferron, de Bérénice Einberg, de Colombe Colomb, de Mille Milles et Château-gué ou d'Asie Azothé.

Comme toujours chez Ducharme, il ne se passe rien (voilà évidemment ce qui agace plus d'une catégorie de lecteurs: cela se résume mal, les personnages ne se décrivent pas facilement, on en ferait difficilement un bon téléroman). Ou alors, dit autrement, il se passe une foule de choses mais d'abord dans le langage, dans une écriture baroque et subtile, dans les sous-entendus et les demi-teintes, avec des

violences qui éclatent soudain. Plus qu'auparavant peut-être, les personnages de ce roman se révèlent péniblement, offrant peu de prise au lecteur. Ceux qui veulent tout savoir des personnages dès les premières pages pour mieux les cerner et les simplifier seront amèrement déçus. Oscillant entre l'autodénigrement et le désespoir, entre la volonté et l'abattement, le personnage de Rémi, par exemple, épuiera ceux qui sont à la recherche de personnages forts et bien campés, aux contours précisés : « On vaut ce qu'on veut. On n'est pas apprécié à ce qu'on mérite mais à ce qu'on coûte. C'est une tautologie qui n'entre pas dans toutes les cocologies » (p. 89). Même s'il prend demeure, construit peu à peu sa maison, Rémi fuit autant que Mamie, mais il fuit par le discours, par la parole, par la sienne et par celle qu'il accorde aux autres, retournant leurs propos pour mieux masquer leur existence.

Suivant une tendance qui s'accroît depuis le début des années soixante-dix, Ducharme convie un peu plus le lecteur ici à entrer dans l'âge adulte. Ses quatre premiers romans mettaient en scène essentiellement des enfants ; *L'Hiver de force* présentait des adultes incapables d'oublier l'enfance (d'où le pathétique des personnages) ; *Les Enfantsômes* proposait des adultes encore paumés et *Ha! ha!* des adultes qui jouaient ; ceux de *Dévadé* avaient gardé de l'enfance une sorte d'incompréhension de l'inacceptable. Dans *Va savoir*, bon gré mal gré, ils acceptent pour l'essentiel le passage dans « l'autre monde » (et l'importance, nettement plus explicite qu'ailleurs, de la sexualité, en est un signe). Il y a pourtant une (remarquable) figure d'enfant dans ce roman, celle de Fanie. Radicale et sans concession comme Bérénice Einberg elle-même, elle ne prend pas directement la parole mais apparaît sous le regard d'un adulte, Rémi, qui l'aime comme sa propre fille, avec tout ce que cela peut sous-entendre de rapports complexes. « Ça me plairait bien [...] qu'elle m'accompagne, on va, du verbe, aller, si bien ensemble » (p. 59). Il lui fait la classe (comme dans *L'Océan-tumé*) et la découverte du monde devient pure magie comme dans de précédents romans :

Elle était ravie, *exaltée*, ce qui est en plein le sens du mot élève. Mais ce qui lui plaît le plus, c'est mettre le point sur son i. Elle le retient jusqu'à la fin, comme un dessert. Elle l'arrondit et le hérissé en soleil, se faisant ainsi spontanément donner la vie. Je lui ai fait chercher des mots en f. Elle a trouvé fou, fleur, feu, fourmi, fossé, puis, à bien y penser, *foufleur* (ça se mange, elle a dit). Je lui ai donné dix sur dix et collé comme devoir de rêver à la création du monde [...] (p. 177-178).

Cette découverte des mots, typique évidemment de la poétique ducharmienne, est un signe de la tension constante entre ce qu'est le monde et la façon dont les personnages le vivent, de la brèche inévi-

table, entre eux et le monde, qui se révèle toujours à travers le langage. On ne vient jamais aux faits directement, ceux-ci sont trop obscènes pour être mentionnés crûment. Ils nécessitent toujours qu'on se serve du langage comme tampon pour atténuer le choc du réel, en multipliant assonances, rimes, jeux de mots, et en fabulant de manière générale sur la réalité. Ce qui pousse Rémi vers une marginalité dont il est pleinement conscient. Son langage, toujours, tend à échapper au réel. « Il y a encore du monde qui parle comme du monde. Heureusement. Sinon, je désapprendrais complètement » (p. 264).

Si les scènes de classe peuvent rappeler *L'Océantume*, d'autres allusions permettent de lier *Va savoir* aux romans précédents : les références à Marie-Victorin évoquent *L'Hiver de force* et Nelligan, *Le Nez qui voque*. On retrouve Baudelaire comme c'est le cas un peu partout dans l'œuvre, autant que la lecture de manière générale (soulignée ici par la présence de Balzac). Les propos de l'anglophone Mary provoquent parfois des traductions littérales dans le texte, créant des effets plutôt biscornus comme les célèbres notes en bas de page de *L'Hiver de force*.

Il y a cependant un élément très important dans ce dernier roman qui est nouveau dans la problématique ducharmienne et dont on a trop peu parlé : il s'agit de la présence de la maladie. En ce sens, le personnage d'Hubert, d'une pudeur aussi grande que sa lucidité, qui intervient rarement directement, apparaît comme un élément clé de *Va savoir*.

Certes, la mort a toujours occupé une place importante chez Ducharme, mais cette mort se révélait d'abord romantique. L'individu faisait face au monde, le prenait à bras-le-corps en quelque sorte. Rien du cri de guerre de Bérénice Einberg ici, rien de l'apocalypse fomentée (bien malgré elle) par Colombe Colomb. C'est plutôt la douleur physique qui entraîne un malaise chez les protagonistes de cette histoire, malaise face à celui qui, conscient de sa fin prochaine, dont le cancer n'en finit plus de durer et de le faire souffrir, refuse de la proclamer, de jouer du pathos. Hubert, voyant peu à peu Rémi prendre sa place auprès de Fanie, peut-être bientôt auprès de Mary, ressemble à un homme qui aurait compris le célèbre aphorisme de Wittgenstein : « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire. » Cette présence silencieuse provoque une angoisse diffuse que ressent bien Rémi : « Je ne sais pas ce qu'il me fait, c'est comme si la mort était un sentier et qu'il me le défrichait, qu'il passait le premier pour me montrer par où passer pour ne pas tomber, pour arriver debout » (p. 134-135).

Cette présence lancinante de Hubert ressemblant à un saisissant spectre, comme si la mort, depuis le temps que son cancer dure, l'avait déjà emporté sans qu'on ne s'en rende compte, vient rappeler

de manière macabre l'absence de Mamie, disparue pour cause d'enfant perdu, et dont Rémi espère toujours le retour :

«Mamie, tu ne vas pas mourir, il n'en est pas question. Ni dans un an, ni dans cent. Pas sans moi en tout cas. On fera ça ensemble, comme l'amour. On s'endormira l'un dans l'autre, une anéantissante fois pour toutes. De tout notre pesant d'enclumes on s'enfoncera l'un dans l'autre au fond de l'eau du lit, et la rouille en nous gangrenant ne nous détruira pas, elle nous soudera, plaie à plaie... » [p. 71]

Partagé entre son amour pour Mamie, pour Fanie avec qui il manque souvent de subtilité (et s'en aperçoit), son amitié pour Jina et son acrimonie envers Vonvon, sa pitié qu'il masque tant qu'il peut pour Hubert, Rémi vit dans un monde dispersé, qui éclate de toutes parts, s'érode, alors que, paradoxalement, il termine la construction de sa maison.

Comme c'est souvent le cas dans les romans de Ducharme, la dernière page ne permet pas de conclure cette histoire dont la fin reste ouverte. Le roman se termine comme il commence, la dernière phrase reprenant la première. Laissé en suspens, le roman ne résout rien, ne propose rien, refuse les bons sentiments aussi bien que les thèmes à la mode. Comme les autres romans de Réjean Ducharme. Il est bel et bien de retour.

- 
1. Réjean Ducharme, *Va savoir*, Paris, Gallimard, 1994, 266 p.
  2. On consultera à ce propos le texte de Gilles Marcotte, «Réjean Ducharme, lecteur de Lautreámont», *Études françaises*, vol. XXVI, n° 1, 1990, p. 87-127, ainsi que le chapitre consacré à Ducharme («Réjean Ducharme contre Blasey Blasey») dans *Le Roman à l'imparfait*. J'ai moi-même consacré un texte à cette question : «L'apache et le capitaliste. Le poète et ses textes dans les romans montréalais de Réjean Ducharme», dans *Montréal, mégapole littéraire*, Centre d'études canadiennes, Université libre de Bruxelles, 1992, p. 99-116.